

ROBERTO J. PAYRO

Le petit-fils du gaucho (1946)

Partie 3. Chapitre II

Je ne sais pas s'il fut bien ou mal inspiré, mais don Evaristo m'invita à déjeuner avant mon départ pour Buenos Aires. La réunion, très intime – nous n'étions que trois – fut, cependant, presque aussi cérémonieuse que mes premières rencontres avec Maria. Seul, Blanco montra – ou affecta – de la bonne humeur, et m'invita à lui écrire en lui donnant des nouvelles de mes premières démarches et de mes impressions, ce que je lui promis.

- *Et vous, Maria, m'écrirez-vous ?*
demandai-je.

- *Je ne sais pas écrire, Maurice, mais je réussirai toujours à vous dire si nous sommes en bonne santé. Quoi que ce soit que j'ajouterais, vous pourriez vous, en fâcher.*

Cette allusion à la fin de notre dernière entrevue ne me plut guère, mais je répondis seulement, essayant d'être affectueux :

- *Ne fût-ce qu'une ligne, elle me rendra très heureux. Elle me permettra*

d'attendre, avec calme, que le délai s'accomplisse.

- Ah ! ... Il est encore si éloigné!...

Vous penserez à autre chose ...

Aveugle, je ne voyais pas, ou ne voulait pas voir, que l'enfant me donnait mon congé, que depuis longtemps elle avait renoncé à son caprice d'une minute, que je ne signifiais plus rien pour elle, et que tous mes efforts, tout mon amour-propre, toute ma passion, se briseraient contre son indifférence.

- Et vous, vous penserez à « autre chose » ? – demandai-je.

- Non, Maurice, je n'ai qu'une parole... Ce qui est dit, est dit. Et, écoutez, voulez-vous ? Je désire vraiment, je désire de toute mon âme, que lorsque le délai sera accompli, nous puissions nous donner la main ... pour toute la vie.

- Ah ! Cela me console de bien des mauvais moments ... Cela veut-il dire que vous m'aimez un peu, Maria ?

- Oui ...

La séparation fut plus tendre que je ne l'espérais. Nous fûmes émus tous les deux et nous restâmes un long moment, les mains enlacées.

J'arrivai à croire que je l'avais vaincue, conquise, pour toujours, et je sentis une profonde satisfaction. Mais cela dura peu. A un bonjour que je lui envoyai en arrivant à Buenos Aires, elle répondit par une formule courante d'amabilité. Notre correspondance en resta là. C'est ce qui explique que je ne pensai que très peu à ma presque fiancée, au milieu des fébriles distractions de la capitale, qui, même si je n'avais pas eu à siéger à la Chambre, ne m'auraient pas laissé à ce moment-là une seule minute pour la méditation. Bals, soirées, repas, théâtres, courses, promenades, ne me permettaient même pas de suivre ma vieille habitude de lire quelques heures le soir, au lit, pour reposer mes nerfs avant de m'endormir. Après le théâtre, c'étaient les parties, les longues parties au cercle, avec les surhommes du moment.

Je trouve au jeu un grand intérêt «*moral* » et même une grande importance, non par ses combinaisons et ses hasards en eux-mêmes, mais parce qu'il développe la faculté de connaître à première vue le caractère des hommes et même de

deviner leurs pensées. Mieux que n'importe qui, un joueur saura lorsqu'on lui ment, et jusqu'à quel point. A mon avis, tout politicien doit être joueur, pourvu qu'il ne s'adonne pas aux jeux de simple hasard ou de pure adresse – car la pratique des cartes lui donnera la maîtrise de lui-même, la facilité d'improviser des faux-fuyants et des subterfuges, l'oeil clinicien pour déchiffrer les caractères, l'habileté à découvrir les ruses de l'adversaire, et cette sérénité qui permet de perdre jusqu'à sa chemise sans que personne ne s'en rende compte.

D'autre part, ces longues parties étaient beaucoup plus intéressantes que celles de mon club provincial, non pas qu'elles fussent plus animées, au contraire, elles étaient presque froides, sans les exclamations et les jurons qui donnaient de l'entrain aux nôtres ; mais, pendant les pauses, on échangeait quelques idées utiles, quelques renseignements importants, et il se formait peu à peu entre tous une espèce de solidarité, de complicité, et les notes agréables ne manquaient pas non plus. Un soir, par exemple, nous nous étonnions de l'absence du secrétaire de

police, grand ponteur qui nous rendait fous par sa façon passionnée de jouer, quand nous le vîmes entrer précipitamment et s'asseoir à sa place habituelle en s'écriant :

- *J'arrive tard parce que je viens de surprendre des joueurs ! ...*

On y rencontrait un certain manque de psychologie et de noctambulisme. Un de mes collègues de la Chambre me dit un soir, inconsciemment ou non :

- *Voyez, Herrera, on s'asseoit caballero devant un tapis vert, mais si on y reste longtemps, on est sûr d'être un coquin en se levant ...*

- *Ou un imbécile – complétai-je.*

Cependant les tricheurs étaient rares dans nos réunions où il n'y avait pas plus de tricheries que celles qui étaient nécessaires, comme disent les prestidigitateurs spirituels.

Parfois, quand je quittais la partie et sortais dans la rue, l'aube submergeait le pavé, les trottoirs, les façades, dans un bain d'un bleu si intense que je restais étonné devant cette merveille monochrome, beaucoup plus surprenante après l'illumination orangée des salons.

L'initiation était très dure. Souvent, je

désespérais de m'ouvrir un chemin des derniers aux premiers rangs. La lutte était si grande sur tous les terrains qui m'étaient accessibles ! Même sur celui de la servilité. Je me rappelle le cas de deux hommes de valeur reconnue qui se précipitèrent pour ouvrir la portière de la voiture du Président qui sortait du Congrès. Celui qui resta en arrière, irrité, dit à l'autre :

- *Flatteur !*

Et son rival, triomphant, encore courbé dans une profonde révérence, lui répliqua :

- *Envieux !*

Ma réputation oratoire naissante ne me suffisait pas, les occasions de parler sans péril et avec éclat me manquant. On débattait de questions, trop complexes, trop techniques, pour que les phrases sonores et vides de mon répertoire pussent briller, et je ne me trouvais pas, pour le moment, d'une force suffisante pour entreprendre l'étude à fond d'une affaire déterminée, d'autant plus que, de nos rangs, les arguments devaient être très spécieux et singulièrement habiles pour paraître admissibles. Toute l'éloquence semblait s'être mise du côté de

l'opposition.

Je me débattais, donc, dans l'obscurité, et, mieux qu'alors, beaucoup mieux qu'alors, je le comprends maintenant lorsque j'essaie de tracer, autour de mon individualité, ce décor de ville-foire et cette époque du délire des grandeurs. Je disparaissais, je ne suis plus moi. Je n'arrive pas, non plus, à donner l'impression de ce pandémonium, de ce déchaînement d'ambitions et d'intrigues, régi seulement par l'égoïsme le plus féroce, et dans lequel on s'entredévorerait en se caressant. Les « amis » du club devenaient des indifférents dès qu'ils se levaient de table ...

Je combattais pour m'ouvrir un chemin dans la haute politique, mais le destin, mon protecteur incompris, ne le permit pas alors. Il me réservait, pour plus tard, ne voulait pas que je me compromisse. Sage destin ! Il prévoyait que dans l'avenir toute cette grandeur allait tomber et que seuls survivraient, non les arbres orgueilleux, mais les arbustes. Il est certain que nombre des arbres coupés ont repoussé à nouveau. Il ne faut pas

s'en plaindre. Il n'y a que les morts qui ne reviennent pas.

Luis Fernando, un de mes camarades du club, jeune homme insignifiant, mais très répandu dans les salons de la haute société, m'aborda un certain soir en me disant :

- *Vous, qui êtes un véritable orateur, ne pourriez-vous pas parler à une soirée de charité qu'organisent les «Amies des Pauvres », une société formée des dames les plus distinguées ?*
- *Si elles croient que je puisse leur être utile – répondis-je, pensant que cela me convenait très bien.*
- *Elles m'ont justement chargé de vous le demander.*
- *Alors, c'est entendu ... quand ces dames voudront.*

La fête fut magnifique, et j'y prononçai le plus fleuri de mes discours. Il était peut-être recherché, emphatique et peut-être vide de substance pour les plus exigeants, ce discours sur la charité, mais il fallait m'entendre le dire avec ma voix sonore et musicale et mon geste, à la fois ample, rythmique et dominateur ! Un frisson passa par toute la salle, comme une rafale de vent dans

un champ de blé : les femmes pleuraient, les hommes applaudissaient à s'écorcher les mains, quel triomphe !

En sortant du théâtre, au milieu des compliments, des serrements de mains, des félicitations enthousiastes, qui extériorisaient mon triomphe, Fernando s'approcha de moi dans le vestibule où les dames attendaient leurs voitures, couvrant mal de leurs manteaux encore inutiles, étant donné la saison, leurs riches robes de soirée.

- *Un monsieur et une demoiselle très distingués viennent de me demander de vous présenter. Ils sont là qui attendent leur voiture. Voulez-vous venir ?*

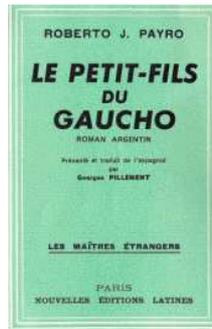
- *Qui est-ce ?*

- *Don Estanislao Rizsahegy (il prononça Rosahegui) et sa fille Eulalia, une jeune fille délicieuse ...*

Et pendant que je lui disais « allons-y », il ajoutait encore :

- *La plus riche héritière de Buenos Aires.*

Traduction de Georges PILLEMENT



Notes de Bernard Goorden, autre traducteur de Roberto J. PAYRO.

Le Petit-Fils du Gaucho (1946) ; Paris ; Nouvelles Editions Latines ; 1946, 318 p. (achevé à Uccle-lez-Bruxelles, le 9 décembre 1910) = ***Las Divertidas Aventuras de un Nieto de Juan Moreira*** (1911) ; Buenos Aires, Editorial Losada, 1944, 302 p.

Une première traduction, très partielle, sous le titre « ***Aventures divertissantes du petit-fils de Juan Moreira*** », a été publiée dans ***La Belgique artistique et littéraire*** (*Revue nationale du Mouvement Intellectuel*), Bruxelles, tome trente-quatrième, janvier-février-mars 1914, pages 173-190. Le nom du premier traducteur n'est pas mentionné mais Arnold Goffin en signe une « *préface* » aux pages 173-175. Voir :

<http://idesetautres.be/upload/PAYRO%20AVENTURES%20DIVERTISSANTES%20PETIT%20FILS%20JUAN%20MOREIRA%20BELGIQUE%20ARTISTIQUE%20LITTERAIRE%201914.zip>

Nous n'avons pas l'intention de revoir la traduction de notre aîné, Georges Pillement mais nous aurions conservé les prénoms d'origine : Teresa et Mauricio. Nous avons rendu un hommage à Georges PILLEMENT. Voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/HOMMAGE%20A%20Georges%20PILLEMENT%20traducteur%20hispanophile.pdf>